

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manqué | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, No 160. — SAMEDI, 28 MAI 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 MAI 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Deux yeux noirs, par Maurice O'Reilly. — Incident de Pagny sur-Moselle. — En route pour le baie d'Hudson, par l'abbé Roux. — Primes du mois d'avril. — Feuilleton : Jean-Jeudi. — Récréations de la famille.

GRAVURES : Sa Majesté la reine Victoria. — A la campagne. — Portrait de M. Schaebelé. — Le canot qui a transporté Mgr Lorrain à la baie d'Hudson. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me ..	25
3me ..	15
4me ..	10
5me ..	5
6me ..	4
7me ..	3
8me ..	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



MONSIEUR, dans tout pays éclairé par notre soleil—car vous n'ignorez pas que le soleil est anglais—et gouverné par les lois anglaises, la discussion est libre, entièrement libre et tout citoyen britannique apprécie trop les libertés dont il jouit pour empêcher qui que ce soit de dire ce qu'il pense.

—Mais...

—Oui, oui, monsieur, je sais ce que vous voulez dire, vous ne le croyez pas et vous vous figurez que vous êtes en France où un homme ne peut pas crier : Vive la commune ! à bas les riches ! et tuons les bourgeois ! sans être aussitôt pris au collet par un infâme sergent de ville !

—Cependant...

—Non, monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que la liberté. Voyez, à Paris, la Chambre des députés, c'est déplorable, on ne sait pas discuter, on se dispute, on se dit des injures, etc., etc. Regardez Londres, monsieur, et voyez notre Canada, chacun parle, dit ce qu'il veut. Ah ! l'Angleterre et les pays anglais seuls savent discuter !...

—Oui, c'est du propre ce qui se passe à la Chambre des Communes ; c'est joli ce que l'on voit dans vos réunions publiques où l'on s'assomme. Votre prétendue liberté de discussion n'est qu'une fausse et vos vantardises sont prouvées à chaque instant.

* * * Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé à Toronto et à Kingston.

M. O'Brien discutait les affaires d'Irlande et la conduite des propriétaires envers leurs fermiers, ce qui était parfaitement son droit ; il avait fait la même chose à Montréal, et nul n'avait pensé à l'insulter (il est vrai que les Canadiens-français sont en majorité à Montréal), mais à Toronto, on ne pense pas ainsi.

À Toronto, il existe une certaine classe d'individus qui se disent loyaux, purs, Anglais dans toute la force du mot ; ceux-là ont adopté pour couleur le jaune ; ils en mettent partout, sur leurs drapeaux, à leur boutonnière, autour de leurs chapeaux, et l'étranger, en constatant leur amour inmodéré du jaune, se demande comment

on peut faire aussi bon ménage avec un emblème si significatif.

Ces gens crient plus haut que les autres que la discussion est libre chez eux, que l'on peut émettre toutes sortes d'opinions, etc., et toute la vieille rengaine.

Ce sont justement ces braves et loyaux citoyens qui ont provoqué les scènes les plus regrettables le lendemain de l'arrivée de M. O'Brien à Toronto.

Forts de leur nombre (trois ou quatre mille Orangistes contre cinq personnes), ils ont frappé l'orateur irlandais et ses amis, ils ont saccagé un atelier de forgeron dans lequel O'Brien s'était réfugié, et proféré les plus ignobles injures contre le Pape.

Pourquoi insulter le Pape ? En quoi Léon XIII peut-il être mêlé à cette affaire ?

Quel fanatisme, quelle ignorance et quelle profonde sottise on constate chez ces loyaux !

Ceux qui n'insultaient pas le Pape chantaient le *God save the Queen*.

Je vous demande un peu pourquoi on vient mêler la reine à cette histoire ?

J'aurais compris cela le 24 mai, mais le 17, c'était absurde !

* * * Mais que faisait la police pendant ce temps-là ?

La police—voyez comme il y a de ces hasards qui protègent les Orangistes—la police se figurait que M. O'Brien devait être à la gare afin de prendre le premier train pour revenir à Ottawa, et il se trouvait justement qu'il n'avait jamais eu l'intention de partir, de sorte qu'il a été impossible de le protéger.

C'est une institution sérieuse, que la police de Toronto !

Un sergent, que l'on interrogeait au sujet de l'inutilité de la police en cette occasion, fit une réponse digne d'être encadrée.

« Si un homme, dit-il, est assez fou pour se jeter dans une telle foule, il ne faut pas se figurer que nous le suivrons et que nous le sortirons du danger ! »

À la bonne heure, au moins, on sait à quoi s'en tenir ! mais ne serait-il pas plus économique et tout aussi utile pour la cité de Toronto d'avoir une police de carton ?

* * * Une autre chose très jolie, c'est la déclaration du maire de Toronto à propos de M. O'Brien :

« J'étais prêt à le protéger, au risque de m'exposer à recevoir des coups moi-même. Le chef de police a bien rempli son devoir ; mais qui aurait cru qu'O'Brien aurait été assez insensé pour sortir seul, pour ainsi dire, en face de la foule menaçante qui entourait son hôtel ? S'il m'eût dit qu'il se proposait de sortir, je l'aurais fait escorter par un détachement de police qui aurait certainement repoussé ceux qui l'ont attaqué. »

Si vraiment le maire de Toronto a prononcé ces paroles, ce dont je veux encore douter, il est l'homme le plus étonnant des temps modernes et il peut rendre des points à M. de Calineaux.

* * * Montréal a été également le théâtre d'une scène des plus disgracieuse, pendant la semaine dernière.

Quand je dis Montréal, j'ai tort sans doute, car en vérité on ne sait trop exactement où la chose s'est passée :

Il paraît qu'il existait depuis longtemps, depuis trente ans environ, deux individus l'un répondant au nom de Gilmore, l'autre à celui de Hawkins, et que le premier demeurait à Toronto, tandis que l'autre avait vu le jour à Ottawa.

Il est non moins évident que ces deux êtres, qui ne s'étaient jamais vus, s'en voulaient à mort, sans savoir pourquoi, bien entendu, et comme tous deux étaient gens rancuniers, leurs amis décidèrent qu'une rencontre était devenue indispensable.

Vous, qui êtes un homme d'honneur et bien élevé, vous supposez sans doute qu'un duel fut alors décidé et qu'on s'est battu au sabre, à l'épée ou au pistolet, comme des hommes civilisés ? hélas ! vous êtes loin de compte.

Après discussion, les amis—on dit que parmi eux se trouvait des gens occupant une certaine position (ce qui est peu honorable pour la posi-

tion)—ne trouvèrent rien de mieux que de convenir que les deux ennemis se battraient à coups de poing et qui plus est... pour de l'argent !

* * * La rencontre eut lieu dans les environs de Montréal, dans un hôtel disent les uns, dans une île selon les autres, et en ce faisant ils ont grossièrement insulté notre province, car ils auraient dû comprendre, eux ou leurs amis, que la plus simple politesse leur ordonnait de faire leurs saletés chez eux.

On dit que les deux fauves sont beaucoup détériorés, mais que quelques semaines de repos et de soins suffiront pour les remettre debout.

C'est très fâcheux, car on avait lieu d'espérer que l'un au moins aurait débarrassé la terre de la présence de l'autre.

C'est à recommencer.

Quelques privilégiés, amateurs de ce genre de sport ont obtenu, moyennant la modique somme de dix piastres, la faveur d'être témoins de la rencontre.

Dix doillars ! ce que gagne un honnête homme en travaillant fort et ferme une semaine durant !

Demandez à ces gens-là de donner en faveur d'une œuvre utile, ils vous refuseront. Mais pour voir deux tueurs s'abimer ils sacrifieraient l'argent nécessaire à leur femme et à leurs enfants.

* * * *L'American Grocer*, organe des épiciers en gros aux États-Unis, estime à 15 millions le nombre de consommateurs de ces sortes de boissons, et à \$50 par an la somme que chacun d'eux consacre à boire, soit environ \$1 par chaque \$10 dépensés pour l'habillement, la nourriture et le loyer. Bref, les buveurs aux États-Unis dépensent chaque année, en moyenne, depuis trois ans, la somme colossale de huit cent millions de piastres. En 1870, il s'y consommait 80 millions de gallons d'esprits distillés, 12 millions de gallons de vin et 205 millions de gallons de bière, porter. En 1886, ces chiffres étaient devenus 72 millions de gallons pour les liqueurs distillées, 22 millions pour le vin et 643 millions pour les bières.

Or, en 1870, il n'y avait que 38 millions d'habitants et, en 1886, 59 millions. En calculant à 50 0/0 pour les liqueurs distillées, 20 0/0 pour les vins et 8 0/0 pour les bières la proportion d'alcool pur, on arrive, en chiffres ronds à 59 millions de gallons d'alcool consommés par 38 millions d'habitants en 1870, et à 92 millions par 59 millions en 1886, c'est-à-dire à environ un gallon et demi par tête à l'une comme à l'autre date. Seulement, de 1870 à 1886, beaucoup d'intempérants chroniques se sont mis au thé et à l'eau froide, tandis que les autres se sont mis à boire double ou triple en sorte que les cas d'ivresse brutale et les crimes qui en résultent paraissent avoir doublé ou triplé selon le cas.

C'est en présence de ce fléau terrible que les États-Unis ont cru devoir chercher le remède au mal en prohibant entièrement la fabrication et la vente de l'alcool.

Le remède n'a servi et ne servira jamais à rien. Plus il sera défendu de boire, plus on boira ; plus on défendra de fabriquer d'alcool plus on en fabriquera et plus on en vendra, on en a la preuve dans les États où tout cela est défendu.

* * * LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait de Sa Majesté la Reine Victoria, dont on vient de célébrer la fête.

Je me suis souvent demandé pourquoi ce jour-là était considéré comme fête légale, puisqu'on ne l'observe pas comme tel.

Cette année encore, à part de quelques magasins fermés, je vous assure que la cité de Montréal avait le même aspect que les autres jours et que les marteaux et machine à vapeur s'agitaient comme d'ordinaire.

Les journaux canadiens français ont paru comme toujours et peu de personnes semblaient se douter que l'Impératrice des Indes venait d'entrer dans sa soixante-neuvième année.

* * * Bien que la famille Royale coûte très cher à entretenir et que la nécessité d'avoir une reine soit très discutée, je n'oublie pas que cette reine est mère et, me souvenant que moi aussi j'ai une mère que j'adore, je m'unis à ses enfants

pour lui souhaiter une heureuse vieillesse et de longues années encore.

L'autorité absolue de Notre Souveraine est tellement légère, que nous ne pouvons trouver le moyen de la détester et, sous ce rapport, nous pouvons nous estimer plus heureux que bien d'autres peuples.

Puisse la cinquantième année de règne de la reine voir la fin des malheurs de l'Irlande, malheurs qui sont devenus la honte de l'Angleterre.

. L'autre jour X... tombe dans le bureau comme une bombe :

— Eh bien ! il paraît que Dobell et Langelier se sont battus en duel au pistolet ! Tout le monde en parle.

— Allons donc !

— Je vous l'affirme. C'est dans la *Mimnerve* On cherche et enfin on trouve l'origine du canard dans les lignes suivantes :

“ M. Langelier, maire de Québec, et M. Dobell viennent d'avoir un *duel épistolaire* ! ”

X... qui ne sait pas lire n'a pas encore compris.

Leon Leduc

DEUX YEUX NOIRS

L'AMOUR l'avait frappé comme un coup de grosse caisse, un soir de concert, au jardin Viger, entre un solo de petite flûte et une rentrée du cornet à piston. Il ne vit plus qu'elle ; ni Lavigne qui de ses grands bras battant la mesure semblait implorer pour ses musiciens la bénédiction du ciel, ni les mélodies sublimes de l'ouverture de Guillaume Tell, ni la foule grouillante qui circulait autour de lui, n'occupaient son esprit. Ses yeux étaient hypnotisés par deux autres yeux, grands, profonds, immenses, éclatants comme des escarboucles, doux comme les rayons d'une étoile, troublants comme une soirée chaude de printemps ; des diamants noirs sur un écrin d'hermine.

Il pensait : “ Quelle est cette belle personne dont le regard est fixé sur moi, qui semble m'observer à plaisir, et que je ne connais pas ? Pourquoi m'examine-t-elle avec cette ténacité étrange ? Est-ce le commencement d'une sympathie mystérieuse ? A-t-elle été touchée par moi comme je me sens touché par elle ? Elle est seule avec une dame âgée, sa mère sans doute. Aucun jeune homme ne vient lui présenter ses hommages, et elle semble inconnue de tous ceux qui l'entourent.

Cette dernière réflexion lui fit plaisir ; toute passion s'implantant dans un cœur, y dépose en même temps le germe de la jalousie ; ce sont deux sœurs jumelles qui ne peuvent exister l'une sans l'autre, et qui naissent, se développent, grandissent et meurent ensemble. Il n'y avait pas dix minutes qu'il l'aimait et déjà il aurait été jaloux de voir un homme auprès d'elle. Il brûlait du désir de s'en approcher, de lui parler, de lui dire seulement un mot, une banalité, un rien, d'entendre sa voix, d'avoir un sourire de ses lèvres. Et il restait là, retenu par la crainte de perdre ces deux beaux yeux attachés sur lui et qui peut-être, s'en détacheraient s'il venait à changer de place.

.

La clarinette venait de lâcher un couac, et les canards du jardin assoupis dans leur niche, croyant à l'arrivée d'un confrère, se demandaient quel était cet importun qui venait les déranger.

— Une belle canne du Nord sans doute, soupira un caneton au plumage brillant, — et de son bec il lisait déjà ses ailes pour paraître devant la visiteuse dans tous ses avantages. Mais une vieille oie haute sur patte et sèche comme une institutrice anglaise, se moqua de lui :

“ Apprends mon petit que les belles cannes du Nord ne sont pas pour toi. Elles ont la liberté, les grands lacs, les roseaux immenses, les grèves sans fin ; c'est là qu'elles aiment, c'est là qu'elles meurent ; et quand aux approches du froid elles passent par bande au-dessus des clochers de la ville, si elles nous saluent d'un bonjour, c'est le salut adressé à travers les grilles de sa fenêtre au

prisonnier malheureux qu'on plaint sans vouloir pour cela partager sa captivité.”

Le jeune caneton remit mélancoliquement sa tête sous l'aile ; au loin, on entendait l'orage de l'ouverture de Guillaume Tell poussé furieusement par les instruments avec son harmonie imitative de grêle, de vents et de tonnerre. — Nous allons avoir de la pluie pensa l'oie, — et elle s'endormit avec la quiétude d'une vieille personne que les choses d'ici-bas touchent peu.

.

Et les deux yeux noirs étaient toujours fixés sur lui, et il se sentait fasciné par leur appel. Le doute n'était pas permis. Seul l'amour pouvait lancer un regard de cette nature, et à lui seul ce regard s'adressait. Il semblait dire : “ Venez, c'est vous que j'aime, soyons l'un à l'autre pour l'éternité,” et vingt fois il était pour se jeter à ses pieds et lui offrir son cœur et sa vie.

La raison vint refroidir cette ivresse amoureuse, il songea bien vite que cette scène, parfaite dans un roman de l'école sentimentale, ne serait que grotesque au milieu de ce concert, en présence de centaines de spectateurs. La belle au lieu de le relever en lui présentant la main à baiser, comme au bon temps de la chevalerie, se contenterait probablement d'appeler la police ; dénouement prosaïque à une page d'amour qui commençait si bien. Rester le plus longtemps possible sous le charme ravissant de ces yeux merveilleux, suivre discrètement la jeune fille jusqu'à sa demeure quand elle partirait, puis s'enquérir de son nom, de ses relations, et se faire présenter chez elle, tel était le plan que la sagesse lui commanda.

En attendant, il l'analysait avec la joie toujours grandissante d'un avare qui découvre de nouveaux trésors. Elle était idéalement belle : une statue de Praxitèle, avec la pureté virginale des figures de Raphaël et la grâce suave des bronzes de Donatello ; une canéphore romaine survécue à deux mille siècles et transportée des autels du paganisme au bord du St-Laurent. Cette canadienne résumait en elle toute la beauté de sa race : l'abondance de la chevelure aux reflets d'un noir lumineux, la blancheur du teint à rendre un cygne jaloux, la perfection de la forme comme elle était comprise et rendue par les sculpteurs de la Grèce antique, la petitesse des mains dignes d'une grande dame de la Régence, les perles nacrées qu'elle laissait entrevoir au milieu d'un sourire sous ses lèvres purpurines, et, comme couronnement à ces splendeurs éblouissantes, un air doux et mélancolique qui reflétait sur tout l'être le rayonnement d'une âme intelligente et bonne.

Jamais il n'avait été si heureux, jamais il n'avait passé par des extases aussi puissantes. Il bénissait le ciel d'avoir créé des yeux pareils à son intention ; il bénissait l'orchestre, la grosse caisse, tous les musiciens qui avaient contribué indirectement à la rencontre fortunée d'où dépendrait son bonheur, et lui qui détestait la musique et venait là en curieux et en badaud, il était pris d'attendrissement pour cette harmonie qu'il n'écoutait pas, et remerciait Lavigne du plus profond de son cœur d'avoir institué ces concerts bienfaisants.

Les trompettes essouffées donnaient les dernières notes de la fanfare finale, et la foule commença à onduler comme un grand fleuve secoué subitement par un coup de brise ; indifférent et sans la regarder, il laissait passer devant lui la masse houleuse, n'ayant en vue que la belle inconnue, craignant de la voir partir et disparaître au milieu du tourbillon humain. Alors il se leva pour se rapprocher d'elle, et à chaque pas son émotion devenait plus intense, son cœur battait plus fortement, et toujours les deux yeux noirs le fixaient et l'attiraient pareils au phare qui sur la côte attire l'oiseau voyageur, et contre lequel il va briser sa tête.

Maintenant il était si près d'elle qu'il aurait pu la toucher, mais il ne la regardait plus, son trouble était trop violent, il n'osait plus soutenir l'éclat de ces prunelles flamboyantes et il restait là, gêné, ne sachant s'il allait reculer ou avancer.

A ce moment le docteur B... vint à lui. L'occasion était excellente pour obtenir quelque renseignement. Le docteur B... vient pratiquement, avait tué une bonne partie de la ville avec ses prescriptions et il connaissait presque tous ceux qui res-

taient à faire trépasser. Il le prit par le bras et l'amenant plus loin il lui demanda presque en tremblant s'il connaissait cette femme aux yeux splendides.

Le docteur regarda vers la direction indiquée et ne put s'empêcher de rire :

“ Vous vous trompez, mon cher, cette jeune fille est aveugle, elle revient de l'Institut Ophthalmique de Berlin où un médecin allemand lui a posé les yeux en verre émaillé que vous voyez ; c'est un nouveau procédé qui fait grand honneur à la science. Ils sont admirablement bien imités, n'est-ce pas ? ”

Mais il ne l'entendait déjà plus, et comme des sanglots lui montaient à la gorge, il sortit précipitamment du jardin pour aller pleurer seul dans un coin sombre de la rue.

MAURICE O'REILLY.

L'INCIDENT DE PAGNY-SUR-MOSELLE



M. Schæbelé, commissaire spécial français, arrêté par la police allemande.

C'EST avec une émotion légitime que la France entière a appris le grave incident de Pagny-sur-Moselle. Il n'est personne qui n'ait lu les dépêches qui l'ont relaté.

On sait donc que M. Schæbelé, a été arrêté par la police allemande, conduit à Metz et incarcéré. Depuis quelques semaines, paraît-il, un jugement avait été pris contre lui et on l'avait condamné, par contumace, sous le prétexte qu'il se serait servi de sa qualité de fonctionnaire pour fomenter l'agitation anti-allemande en Alsace, et entretenir un service de renseignements, voire d'espionnage, au profit du gouvernement français. Les circonstances mêmes de l'arrestation ne sont pas encore exactement connues ; et l'on conteste sur l'importante question de savoir si elle a eu lieu sur le territoire français ou sur le territoire allemand. Voici pourtant la version qui paraît, jusqu'à présent, la plus authentique :

M. Schæbelé avait reçu plusieurs lettres de M. Gautsch, commissaire de police allemand d'Ars-sur-Moselle, l'invitant à venir conférer avec lui sur divers services et particulièrement sur le relèvement du poteau allemand indiquant la frontière, lequel se trouvait renversé. Vers deux heures de l'après-midi, M. Schæbelé se rendit à pied à la rencontre de M. Gautsch. Il se promena pendant un quart d'heure environ, en attendant le commissaire d'Ars-sur-Moselle, et, tout en marchant, il dépassa, par inadvertance, de quelques verges, la limite du territoire français. Presque aussitôt, deux individus, vêtus de blouses grises, surgissaient devant lui et l'appréhendaient. C'étaient deux agents de police déguisés. M. Schæbelé se débattit, renversa ses agresseurs et repassa la frontière. Mais les agents l'avaient suivi, sur l'ordre de M. Gautsch, qui s'était, à son tour montré et ils l'entraînèrent, malgré ses protestations.

M. Schæbelé était depuis de longues années commissaire de police spécial français à la gare de Pagny-sur-Moselle. Né à Pfaffenhoffex et touchant à la soixantaine, il était considéré comme un fonctionnaire de grand mérite.



A LA CAMPAGNE

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

EXTRAITS DU RÉCIT D'UNE TOURNÉE ÉPISCOPALE DE MGR LORRAIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, DANS LE NORD DE SA MISSION, PAR M. L'ABBÉ PROULX.

..... Nous sommes entrés au port hier soir à cinq heures, solennellement, majestueusement, traînés par la vapeur, à bord du steamboat de M. Latour.

Le lac est dans toute sa gloire. Le soleil inonde de ses flots de lumière pure et gaie les champs de l'espace, les forêts et les eaux qui scintillent comme un miroir. Après avoir navigué cinquante milles sur le lac, au moment où toute issue vous paraît fermée par un rideau de montagnes, tout à coup, au détour d'une pointe, comme si une toile de théâtre tombait soudain, une vue plus longue s'ouvre devant vous, sans limites, sans horizon ; et à une petite distance, sur deux pointes qui s'avancent en face l'une de l'autre, vous apercevez une église et un port : c'est une surprise, c'est Témiscamingue.

Du côté d'Ontario, la maison des Pères Oblats et le couvent sont bâtis près de la grève, de manière à laisser cependant devant la porte de la place pour un jardin potager. A deux arpents en arrière, se dresse la chapelle, dominée par une colline à la croupe arrondie couverte de trembles, de chênes et d'érables. Au sommet de la colline, on voit un oratoire, auquel on arrive par un sentier large et bien travaillé, qui serpente aux flancs d'une côte abrupte et coupée en précipices. En arrière encore s'élève une puissante montagne à ux énormes assises, qui domine à son tour la colline de toute sa tête. Du côté de Québec,

vous voyez le fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, environné d'une palissade qui peut avoir deux à trois arpents de circonférence ; une petite élévation en arrière le couronne de son sommet couvert de pins. La maison du riche est peinte avec élégance ; les autres bâtiments, au nombre d'une douzaine, ainsi que la palissade, sont blanchis à la chaux, ce qui donne à l'établissement un grand air de propreté

.

Pan ! pan ! pan ! les fusils font un feu d'enfilade, le canon résonne, le bateau siffle, la cloche envoie dans les airs ses tintements que les échos répètent. Le R. P. Mourier, les FF. Mofat et Plante reçoivent, au rivage, Sa Grandeur qui monte de suite à l'église, suivis de la foule. Seuls, les Père Déléage, supérieur, et Laverlochère, manquent à la fête : le premier se trouve à l'hôpital d'Ottawa, dangereusement malade ; le second est retenu à sa chambre par les infirmités et une maladie qui menace de l'emporter. C'est lui qui a ouvert, au prix de bien des fatigues et de nombreuses courses on ne peut plus difficiles, ces missions de la Baie d'Hudson que nous allons visiter. Il me disait, il y a trois ans :

" Je ne désire pas aller reposer mes vieux jours ni à Montréal ni en France. Je veux être enterré ici, au pied de la grande croix du cimetière. Après avoir passé la plus grande partie de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma mort, je vienne me coucher et dormir avec eux."

Ce matin, il y a eu messe pontificale, avec sermon en trois langues : français, anglais et sauvage. Bien que ce ne soit pas le temps de la mission et que le gros des sauvages soit encore dispersé dans les bois, l'église s'est plus que remplie. Le steamboat, hier, avait amené une quarantaine de personnes, et depuis la pointe du jour des canots arrivent de toutes les baies environnantes ; pour les colons du lac, c'est fête et liesse. O puissance du sentiment religieux, qui sait tout mettre en mouvement.

.

L'église a cinquante pieds sur vingt-cinq ; elle est couverte en bardeaux et sa flèche élancée, étincelant aux rayons du soleil, se voit de loin sur les eaux du lac. La cloche, qui pèse cinq cents livres, trois fois par jour redit l'Angelus aux échos d'alentour. Les murs de l'église, à l'intérieur, imitent la pierre de taille, la voûte en est

taines, afin de remplacer les vieux ouvriers quand les années et les infirmités les forceront à quitter l'arène. De plus, le Frère Proulx fait le voyage avec nous jusqu'à Témiscamingue.

Mgr Lorrain entonne l'*Ave Maris Stella*, tous répondent en chœur. Nous partons sous la tutelle de l'Etoile des mers. Qu'elle conduise notre frêle esquif à travers les écueils et les dangers de ces nombreuses rivières, de ces lacs vastes et profonds ! *Iter para tutum*, qu'elle nous accorde un voyage heureux et prospère !

Equipage : *Acouchin*, le capitaine assis à la proue ; *Angus Wabekijik* (le temps clair), assis à la poupe ; *J. Massinekijsk* (le gros ventre) ; *François* et un Canadien *M. Lapointe*, le cuisinier, chargé de faire bouillir la marmite pendant tout le cours de l'expédition. Ce sont dix bras nerveux. Voyez comme ils plongent et retirent leurs avirons lestement, comme les coups sont vigoureux, comme ils frappent les eaux en cadence ! L'homme de l'avant, le regard fixe comme un lynx, semble sonder les profondeurs de la rivière ; l'homme de l'arrière, debout à son poste, en deux coups d'aviron, au besoin fait tourner le canot bout pour bout.

.

Aussi est-ce un joli bâtiment que notre canot tout neuf, svelte et pimpant ; il mesure vingt-huit pieds de long sur cinq de large ; avec les paquets on y bâtit des sièges aussi confortables que les fauteuils d'un salon, et nous nous y asseyons tous de front, parfaitement à l'aise. On ne dirait pas que nous ne sommes séparés de l'abîme que par quelques planchettes, quelques écorces et un peu de gomme. Ce canot, qui sortait du chantier, n'avait pas encore de nom ; nous l'avons baptisé le *Zéphyr*, en souvenir du terme d'affection dont se servaient vis-à-vis de Mgr Zéphyrin Lorrain ses amis de jeunesse, lorsqu'il était au collège. Un d'entre nous



Le canot qui a transporté Mgr Lorrain chez les sauvages de la Baie d'Hudson ; d'après une photographie.

élancée, les châssis sont en couleur et représentent des sujets bien choisis ; le jubé possède un harmonium dont les sons mélodieux relèvent la solennité des fêtes religieuses ; l'autel est construit dans le style gothique, et au-dessus de la plus grande flèche domine, comme une reine, une belle statue de Marie Immaculée. Pour la circonstance, une main délicate avait orné le petit temple avec goût ; au-dessus du trône on lisait cette inscription : *Pace agnos meos*. Dans Pontiac, le bercail est étendu, et le bon Pasteur doit courir bien loin pour rejoindre toutes ses brebis. Heureusement, elles se montrent pleines de bonne volonté pour se réunir.

.

Nous avons quitté Mattawan vendredi 13 juin, à six heures du matin. Nous sommes cinq voyageurs. Outre Sa Grandeur et mon humble personne, le canot porte dans ses larges flancs trois Pères Oblats : le P. Paradis, missionnaire à Témiscamingue, les PP. Gladu et S. Dozois, professeurs au collège d'Ottawa ; ils devront nous accompagner jusqu'au bout du voyage. Ces deux derniers sans doute, sont envoyés par leur supérieur, pour s'initier au secret de ces missions loin-

le P. Dozois, s'improvisa poète pour l'occasion et composa une chanson impromptu, qui va sur l'air d'une fantaisie de Sabatier : *Il était un canot*. Vous aimeriez peut-être à en avoir quelques couplets ?

Il était un canot,
Le plus beau des canots,
N'ayant pas le défaut
D'aller au fond de l'eau.

Belle était sa couleur
Et bien grand son honneur ;
Il avait le bonheur
De porter Sa Grandeur.

Il s'appelait " Zéphire " ;
A vous qui savez lire
Pas n'est besoin d'écrire
Ce que cela veut dire.

Il était bien nommé ;
Il était bien gommé ;
Il allait s'promener
Jusqu'à la " Hudson Bay " ;

Ah ! Dieu, qu'il était beau
Quand il dansait sur l'eau !
Il vous faisait des sauts
Digne d'un vrai chevreau.

.

Nous avons un temps fait exprès : beau soleil, grand air, bon vent, pas trop de maringouins, force bonne humeur, pas de brûlots, brise délicate, etc. C'est un charme de glisser sans bruit sur la surface limpide, de considérer le panorama varié qui se déroule sous nos yeux, cette rivière dont l'aspect et les beautés se renouvellent à chaque pas, ces baies sombres et profondes, ces montagnes qui encaissent le lit du fleuve comme entre deux hautes murailles, tantôt à la pente douce et longue, tantôt abruptes et coupées à pic : ici avec des flancs couverts d'arbres aux espèces les plus différentes et aux couleurs le plus diversement nuancées, là, pour faire ombre au tableau, ne présentant que des masses granitiques entassées les unes sur les autres avec des sommets chauves et dénudés ; ces ruisseaux, ou plutôt ces filets d'argent qui descendent leurs marches de pierres à travers le feuillage, ces torrents mugissants, tout blancs d'écumes, qui de loin nous apparaissent comme autant de rivières de crème fouettée. Oh ! qu'elle est belle et grande la nature, quand on la voit dans son état primitif et sauvage, à peu près telle qu'elle est sortie des mains de son créateur !

* * *

Vendredi, nous remontâmes les rapides de la *Demicharge*, de la *Cave*, des *Erables*, de la *Montagne* et du *Pied du Long-Sault*. C'est là que nous campâmes pour la nuit ; nous avions fait environ trente-deux milles de chemin. Deux tentes sont dressées, le feu est allumé et les flammèches, comme autant de feux-follets, jouent, dansent à travers l'obscurité et vont se perdre dans les airs.

Vendredi était le quarante-deuxième anniversaire de la naissance de Mgr Lorrain. Au souper, le R. P. Paradis présente à Sa Grandeur un bouquet composé de fleurs sauvages cueillies le long de la route. Un autre membre de la caravane se charge de faire la harangue :

Monseigneur, dit-il, cette fête, par le passé, est revenue pour vous dans des circonstances bien diverses, tantôt au milieu des affections de la famille, tantôt dans les murs plus sévères d'un collège où vous étiez entouré du respect de vos élèves, tantôt au sein d'une paroisse où tous les citoyens vous considéraient comme un père, jamais cependant dans une circonstance aussi singulière, et je pourrais dire aussi grandiose. Nous vous présentons nos vœux, ce soir, sous la voûte étoilée du firmament, à l'ombre de ces forêts séculaires, sur les bords de ces eaux limpides où les grands arbres viennent mirer leurs têtes altières, au bruit sourd et solennel d'un saut bouillonnant. Vous êtes entouré des membres de cette Congrégation religieuse que vous estimez tant et qui font une si grande somme d'ouvrage dans la déserte de votre vicariat, de ces enfants des bois que votre zèle épiscopal va chercher si loin, et d'un ami d'enfance à qui vous faites l'honneur de continuer la bonne amitié d'autrefois. Tous s'unissent pour vous souhaiter de longues et d'heureuses années, encore au moins quarante-deux ans, afin de voir un jour ces immenses solitudes habitées par des chrétiens fervents et d'aller à la baie d'Hudson, non plus en canot d'écorce, mais emporté avec rapidité sur les ailes de la vapeur.

On chanta des chansons, on chanta des cantiques ; même le P. Gladu sortit son trombone pour réveiller les échos endormis des montagnes.

L'éloquence de la poésie, le chant et la musique se donnèrent la main pour nous faire passer la plus agréable des soirées.

Samedi matin, à quatre heures, debout ! Nous remontâmes le reste du *Long-Sault* à pied, une distance de six milles ; les hommes de leur côté montaient le canot à l'aviron, à la cordelle, ou faisaient portage. A neuf heures nous nous retrouvâmes au pied du lac *Témiscamingue*, où nous attendait le steamboat de M. Latour.

M. Latour est un des grands bourgeois de chantier du haut de l'Ottawa. Il possède de vastes concessions forestières sur le lac *Keepawe* et sur les deux rives du lac *Témiscamingue*. C'est un brave citoyen, bon chrétien ; il est difficile que l'un aille sans l'autre. Son steamboat perd deux jours pour avoir l'honneur de conduire l'évêque jusqu'à la tête du lac *Témiscamingue*, et chaque heure du jour représente quatre dollars. Samedi, il a donné à tous ses hommes "grand congé," comme au collège, et il en a chargé son vaisseau pour les amener à la messe. Il est reconnu pour sa générosité envers ses gens ; mais aussi, à un moment donné, quand l'ouvrage presse, ne se font-ils pas prier pour sacrifier une ou deux nuits de leur sommeil. Un de ses hommes disait :

"Nous dormons si peu en ce temps-ci, qu'il m'a fallu trois nuits pour finir le même rêve."

A midi, nous arrêtons à l'établissement de M.

Latour, où il a maison, magasin, hangar, scieries, champ cultivé, étables, écurie, vaches et quarante chevaux. Une adresse bien composée fut présentée à Monseigneur. Sa Grandeur répondit :

"Je suis bien aise de faire honneur et plaisir à M. Latour en visitant le siège de ses opérations, il le mérite à tous égards. Je le propose à ses nombreux employés comme un exemple de ce que peuvent l'énergie, l'amour du travail et l'honnêteté. Je parcours ce vicariat surtout pour les intérêts spirituels de mes ouailles ; mais, comme citoyen, je ne puis rester indifférent au développement matériel de notre pays. Ce qui m'encourage au milieu des difficultés de mon voyage, c'est que je vois des hommes de cœur qui supportent les mêmes traverses par amour pour leurs parents ou pour leurs enfants ; l'amour pour les âmes ne doit pas être moins vif et moins fort. Si les hommes ignorent les travaux obscurs que vous faites au fond des bois, l'œil de Dieu vous voit partout, et sa bonté tient compte de votre patience et de vos mérites pour vous en récompenser."

* * *

Nous continuons notre route, et, assis sur le devant du steamboat, nous admirons le paysage. Depuis sa décharge jusqu'à la mission, c'est-à-dire sur une étendue de seize à dix-sept lieues, on dirait plutôt une grande rivière, large d'un à deux milles ; mais, en remontant à la tête du lac, la largeur en devient plus considérable, elle est de huit milles environ. Les rangées de montagnes qui l'encaissent courent du sud-ouest au nord-est, et le lac coule du nord au sud, en sorte qu'il coupe la chaîne des Laurentides, non à angle droit, mais sur le triangle, ce qui donne une foule de points de vue magnifiques. Vous apercevez au loin devant vous sept à huit tronçons de montagnes aux croupes arrondies, couchés régulièrement les uns à côtés des autres, et séparés par des baies plus ou moins profondes. Sur le côté Est la nature a été fortement bouleversée : on y voit des rochers abruptes de plusieurs centaines de pieds de hauteur, dans le genre de ceux que les touristes admirent au Saguenay.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au pied du lac *Témiscamingue*, nous avons rencontré un parti d'arpenteurs conduit par M. Guérin, envoyé là par le gouvernement afin d'établir officiellement si le plan du P. Paradis est praticable. Il s'agirait, ni plus ni moins, de baisser le niveau du lac *Témiscamingue* de 22 pieds, en abattant les batteries de cailloux roulés qui forment les deux premiers rapides du *Long-Sault*, et de hausser le niveau de l'Ottawa de 32 pieds, en élevant une digue aux rapides des *Erables*. Ce qui resterait du *Long-Sault* et le rapide de la *Montagne* se trouveraient noyés, et l'on aurait un cours de navigation non interrompu jusqu'à la tête du lac *Témiscamingue*, 106 milles, sans compter 30 milles de plus sur la rivière *Blanche*. Sept milles de chemin de fer relierait les *Erables* au Pacifique canadien, à *Mat-tawan*, et ainsi se trouveraient ouverts à la colonisation les millions d'acres de terre arable qui, maintenant, gisent inutiles autour du lac *Témiscamingue*.

Le P. Paradis est plein de confiance dans son plan gigantesque.

"Mais, mon père, vous allez tarir le lac *Témiscamingue*, au moins y créer de nouveaux rapides."

"Il n'y a pas de danger, ce lac a des centaines de brasses de profondeur. *Témiscamingue* en sauvage veut dire *eau profonde*."

"Vous n'avez pas peur de déterminer, à gauche ou à droite, le cours d'autres rivières et de submerger le pays environnant ?"

"Pas de danger encore, les murailles de l'Ottawa sont trop hautes, trop compactes et trop solides."

"Pourquoi ne canalisez-vous pas la rivière plutôt que de la creuser et de la barrer ?"

"Parce que cela coûterait trop cher et que la navigation deviendrait trop lente."

"A combien alors estimez-vous le coût de votre digue ?"

"Pas à la moitié de ce qu'a coûté un seul des grands canaux du Saint-Laurent."

"Bâtissez plutôt un chemin de fer du lac *Nipissingue* au *Pemikan* sur le *Témiscamingue*, on dit qu'il n'y a que quarante milles."

"Ce chemin viendra en son temps, quand les produits de ma colonisation offriront au commerce un large débouché ; mais, en attendant, la voie d'eau est la plus naturelle, la plus facile et la moins dispendieuse."

"C'est bien, Père, réussissez, et l'on dira que *Témiscamingue* a son *Jessep*."

Nous partons à deux heures, pour la tête, du lac en steamboat ; là nous reprendrons notre canot d'écorce pour ne plus le quitter du voyage.

(A suivre)

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Dame Michel Laforce, 172, rue Maison-neuve ; Isaïe Rougeois, 1045, rue St-Laurent ; Arthur Corbeille, 250 1/2, rue Mignonne ; P. O. Cérat, 1892, rue Ste-Catherine ; Joseph Grignon, 767, rue Ste-Catherine ; H. Beaudin, 123, rue St-Christophe ; Dame Charette, 3, rue Leclerc ; Arthur Pepin, 178, rue Montcalm ; J. S. P. Miller, 259, rue St-Dominique ; Téléphore Lortie, 230, rue Montcalm ; C. Hamelin, 185, rue des Allemands ; Dame Narcisse Prévost, 3, rue de l'École ; Dame Alfred Boyer, 162, rue St-Martin ; Dame Emélie Dugas, 265, rue Dorchester ; Dlle Elizabeth Tournebom, 8, rue Mignonne ; Joseph LeBlanc, 73, rue St-Maurice ; Désiré Mercier, 20, rue Hunter ; George L'Espérance, 2649, rue Notre-Dame ; Auguste Bastien, 118, rue Montcalm ; E. Trépanier, 1486, rue Ontario.

St-Jean-Baptiste de Montréal. — Dame Napoléon Corbeil (\$10.00), 75, rue Pantaléon ; Robert Falbord, 349, avenue Laval ; Dame E. Gadbois, 381, avenue Laval.

Pointe St-Charles. — J. Bte. Gougeon, rue St-Albert.

St-Henri de Montréal. — Louis Charbonneau (\$5.00), 79, rue St-Augustin ; Napoléon Coderre, 79 1/2, rue St-Jean.

Hochelaga. — J. B. Johnson, 255, rue Suzanne.

Québec. — Grégoire DeBlois, 28, rue Victoria, St-Sauveur ; E. Rousseau, 37, rue St-Joseph ; Victor Moffett, 202, rue du Roi ; Michel Borvin, 39, rue Melcalf, St-Sauveur ; Dlle Emélie Carpentier, 23, rue Arago, St-Roch ; Joseph J. Bouchard, 42, rue Couillard ; Dlle Marie-Eugénie St-Hilaire, 16, rue St-Gabriel ; G. A. Lavoie, 138, rue Dorchester ; O. Cantin, 345, rue St-Valier ; A. Thérien, coin des rues Sauvageau et Massue, St-Sauveur ; Louis Bittner, 16, rue des Prairies ; Dlle Marie Dubuc, 23, rue Hamel, St-Sauveur ; Dlle Eugénie Boily, 13, rue Robitaille ; Elz. Gauvreau, 126, rue St-Valier, St-Sauveur ; Elzéar Côté, 141, rue Arago ; Pierre Roy, 82, côte Ste-Genève, St-Jean ; Pierre Drolet, 102, rue St-Georges ; Charles Paquet, 38, rue Ste-Marguerite, St-Roch.

Ste-Foye, Québec. — T. D. Ross.

Village Mont-Pleasant, Québec. — Alfred Doré.

Cavalier, comté Pembina, Dakota. — A. B. Corbeil (\$3).

St-Théodore d'Acton. — John Lapres.

St-Hyacinthe. — Dlle Hermine Gobeille.

Lachine. — J. A. Quesnel.

Longueuil. — T. Dugas (chemin de Chambly).

Ottawa. — Dlle Léonie Lefebvre ; H. Fortier.

Joliette. — C. G. H. Beaudoin, N. P.

Hull. — Joseph Prud'homme.

Ste-Martine. — Dame Chs. M. LeBrun.

TRENTE-HUITIÈME TIRAGE

Le trente-huitième tirage des primes mensuelles du *MONDE ILLUSTRE* (numéros de Mai), aura lieu SAMEDI, le 4 juin, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Secours aux noyés. — D'après une conversation qu'un reporter parisien a eue avec le Dr Fauvel, il paraît qu'il est démontré que "si le sang ne s'est pas coagulé dans les veines d'un noyé, celui-ci peut être rappelé à la vie, quand bien même il serait resté une grande heure sous l'eau." Jusqu'ici, on s'était borné à des frictions ; mais, maintenant, avec l'électricité qui fait battre artificiellement les cœurs qui ne battent plus, on rétablit peu à peu la circulation suspendue et l'on ressuscite véritablement les morts. Voici comment l'on procède ; le praticien enfonce une grande aiguille de métal réduite à un calibre capillaire dans le thorax des asphyxiés, jusqu'à ce que la pointe touche presque leur cœur. On met cette aiguille en relation avec les électrodes d'une pile, et, sous l'influence du courant, le cœur recommence à battre, les poussées du viscère finissent par rétablir la circulation du sang dans les vaisseaux, et les noyés reviennent à la vie.

LA COMPAGNIE D'ARBRES FRUITIERS STONE & WELLINGTON

Nous ne pouvons mieux faire que de recommander aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la maison Morris, Stone & Wellington, de Fonthil, Ontario, qui sont propriétaires des pépinières les plus grandes et les plus complètes du Canada. Les certificats cidessous et l'annonce que nous publions aujourd'hui confirment notre recommandation.

Montréal, 10 mai 1882.

A STONE & WELLINGTON,

Je suis heureux de vous informer que la commande que je vous ai donnée l'hiver dernier, par l'entremise de votre agent, W. J. McEwan, pour 500 pommiers, 150 pruniers, 50 cerisiers, 50 poiriers, ainsi que des arbres (comprenant 3 douzaines de Golden Pocklington), framboisiers, gadeliers, groseilliers, etc., ont été livrés à ma résidence la semaine dernière, par M. Beall, gérant de la succursale de Montréal, et doit dire que le tout est de première qualité, bien emballé, propre, sain, et d'une bonne grosseur. Je suis des plus satisfait et recommande chaleureusement votre maison à tous ceux qui ont besoin d'arbres fruitiers.

F. B. LAFLEUR,

Inspecteur de la banque Jacques-Cartier.

Montréal, 2 mars 1886.

A M. STONE & WELLINGTON.

Messieurs, — Je suis flatté de pouvoir dire que les arbres fruitiers que j'ai obtenus de vous, par l'entremise de votre agent, M. A. Stevens, l'année dernière et les années précédentes, sont tous en bon état et nous donnent pleine satisfaction.

G. A. RAYMOND,

Notaire du Séminaire de Montréal.

Loterie Nationale!

2689 LOTS

VALANT

\$50,000

SERONT TIRÉS

Le 15 JUIN prochain

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

INDUSTRIE LAITIÈRE

M. GIARD a l'honneur d'annoncer à ses pratiques qu'il est déménagé au No 44, RUE BONSECOURS, dans le bloc Perreault, et qu'il sera heureux d'offrir à la pratique un lait pur, crème douce reçus tous les matins, beurre de premier choix et fromages en gros et en détail.

Un restaurant est ouvert où les amis pourront se rafraîchir d'un verre de lait, de crème, rafraîchissements assortis, pâtisseries et fruits.

Une voiture porte à domicile tous les matins, sur ordre, le lait et autre commande qu'on voudra bien donner dans ce genre d'industrie.

J. A. GIARD,
44, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

AVEZ-VOUS LU CECI ?

—:000:—

Pour avoir un chapeau à la dernière mode, il faut aller chez

LORGE & CIE.,

Qui viennent de recevoir directement des manufactures anglaises et françaises l'assortiment le plus complet de



Chapeau de soie

Palmier

Pull over

Manila

Feutre

Etc. etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas

LORGE & CIE.,

21 — RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL — 21

AUX ANNONCEURS

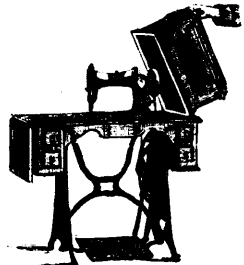
Pour \$20, nous publierons une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

AUX FAMILLES

Où trouve-t-on la Reine des Machines à Coudre, la charmante machine de famille, sans égale dans le monde entier, précieuse et utile, légère, rapide, simple et solide? En en faisant l'essai, vous l'adoptez. Agence LEVERT, encoignure des rues Ste-Catherine et St-Christophe, Montréal. Grande facilité de paiement. Remise libérale aux personnes pouvant s'occuper du placement de nos machines.



N. E. Hamilton & Cie,

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

Nous venons de recevoir une grande quantité d'Étoffes à Robes, notre assortiment est au complet et nous sommes prêts à offrir une belle ligne de belles marchandises sans égal en valeur dans cette ville. Grande variété de couleurs et nuances, et nous pouvons satisfaire tous les goûts.

SOIES ET SATINS

De fantaisie, de toutes nuances, propres à appareiller les nouvelles couleurs en Étoffes à Robes.

Dans tous nos autres départements on trouvera des assortiments complets dans tous les prix.

N. E. Hamilton & Cie,

(BLOCK GLENORA)

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres)
LA PLUS GRANDE AU CANADA. BUREAU CENTRAL: TORONTO, ONT.

CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

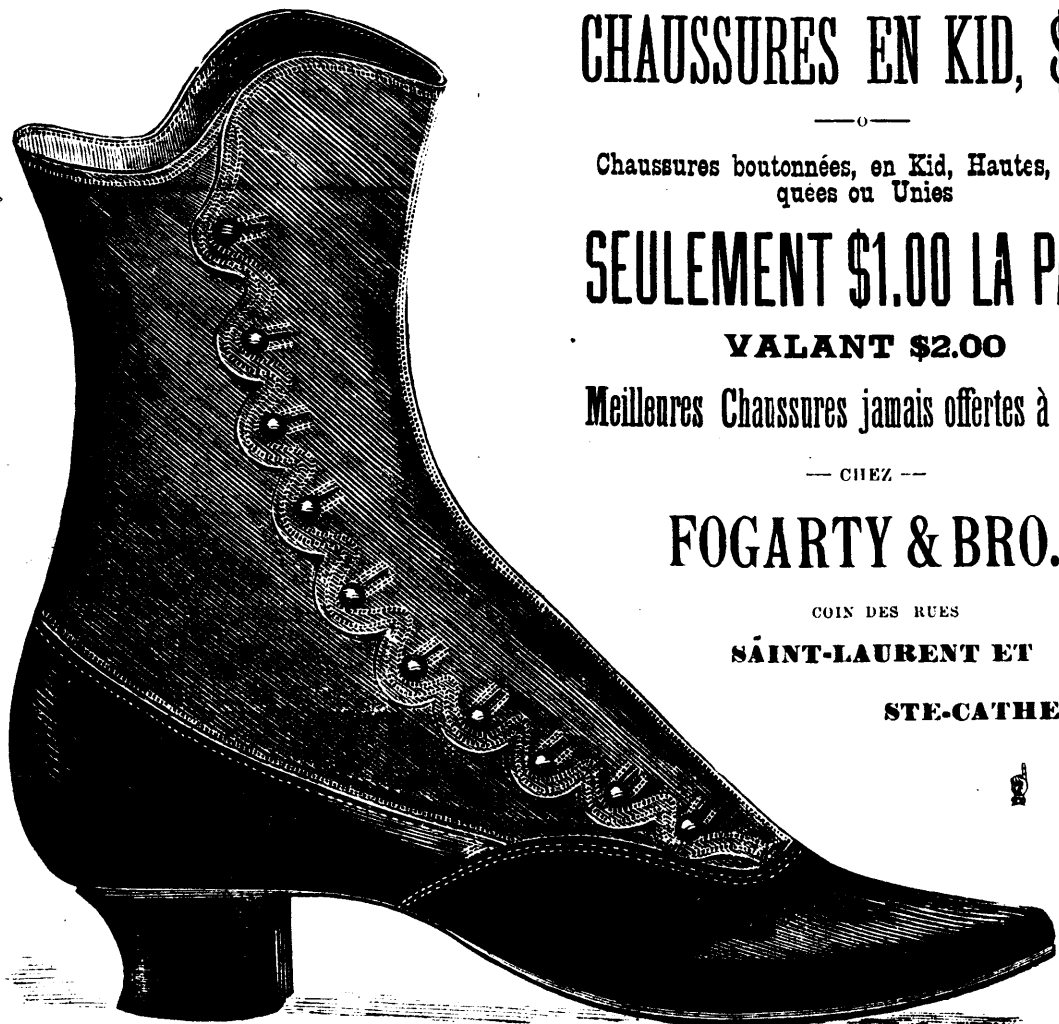
Emploi stable à salaire fixe. Les agents gagnent de \$40 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON, Montréal. J. W. BEALL, Gérant de la succursale

\$100 DE RECOMPENSE

Aux personnes qui souffrent de la Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette terrible maladie, nous invitons ces personnes souffrantes à essayer notre célèbre Eau Saint-Léon. Nous sommes sûrs de leur procurer un prompt soulagement. Cette Eau merveilleuse est en vente dans les principales épiceries et pharmacies. En gros et en détail par E. MASSICOTTE & FRÈRE, seuls agents pour la compagnie, 217, rue Sanguinet, Montréal, Téléphone No 810 A.

A l'Enseigne du Gros Faal

Les Chaussures en Kid



Les Chaussures en Kid \$1.00

CHAUSSURES EN KID, \$1.00

Chaussures boutonnées, en Kid, Hautes, Reclaquées ou Unies

SEULEMENT \$1.00 LA PAIRE

VALANT \$2.00

Meilleures Chaussures jamais offertes à ce prix

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINTE-CATHERINE ET

STE-CATHERINE

Installation complète de la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne

\$25,000 DE MARCHANDISES

De la dernière nouveauté, dont les principaux départements sont les Modes, Etoffes à Robes, les Tweeds, Draps et Tricots, les Tapis et Prêlarts, etc., etc. Une visite vous convaincra que tout est de bon goût et à bon marché à la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE,

EN FACE DE LA BANQUE D'ÉPARGNE

OCCASION UNIQUE!

SOULIERS POUR DAMES

[FAITS A LA MAIN

Valant \$1.50 offert au public pour \$1.00

— CHEZ —

N. Gagnon, 1821, Ste - Catherine

ANCIEN NUMERO : 895



RÉCREATIONS DE LA FAMILLE

No 262.—CHARADE

Mon Premier se voit au jeu de dés ou de [cartes].
Mon Second, un rocher termine une montagne.
De plus un instrument utile à la campagne.
Mon Tout, reptile venimeux, heureux qui s'en [écarte].

No 263.—QUESTION HISTORIQUE

En quelle année Québec fut-il érigé en évêché?

No 264.—MOTS CARRÉS

Adam avait péché, le Premier dût partir
Pour aller loin du Quatre expulser l'infidèle
Quand chaque être maudit, à son tour dût [sortir];
Mon Trois gagna le Deux en déployant son [aile].
SYLVIO.

SOLUTIONS :

No 261.—Le mot est : Papier.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Jane Langlois, Bernadette Griflard, Montréal; L. N. Dumouchel, Saint-Henri; Nicet Chénard, Québec; Chs. Laundry, Longueuil; Mlle C. Dubord, St-Hyacinthe.

GUERISON!

Montréal, 5 mai 1887.

M. A. POULIN, gérant,
Compagnie d'Eau St-Léon.

Monsieur,

Après avoir été, pendant plus de deux ans, toujours accablé de sommeil, de maux de tête et de mauvaise digestion qu'aucun remède n'avait pu guérir, j'ai fait usage de l'Eau de Saint-Léon pendant deux mois, et je suis parfaitement guéri.

Veillez me croire,
Votre très humble,
Dame A. CLOUTIER,
278, rue St-Jacques, Montréal.

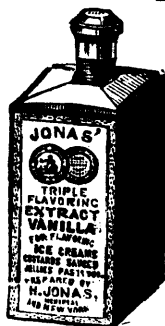
Cette Eau est en vente en gros et en détail par la

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON

4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1432 MONTREAL

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
- Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10
(BATHES DES SOEURS) MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint - Jacques, Montréal

30347

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT - LAURENT - 18
MONTREAL



VISITEZ
Le Grand Entrepot de Vaisselle

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

A. BYARELLE, CASTOR FLUID

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance des Marchandises du printemps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

SAVONS MEDICINAUX

DU

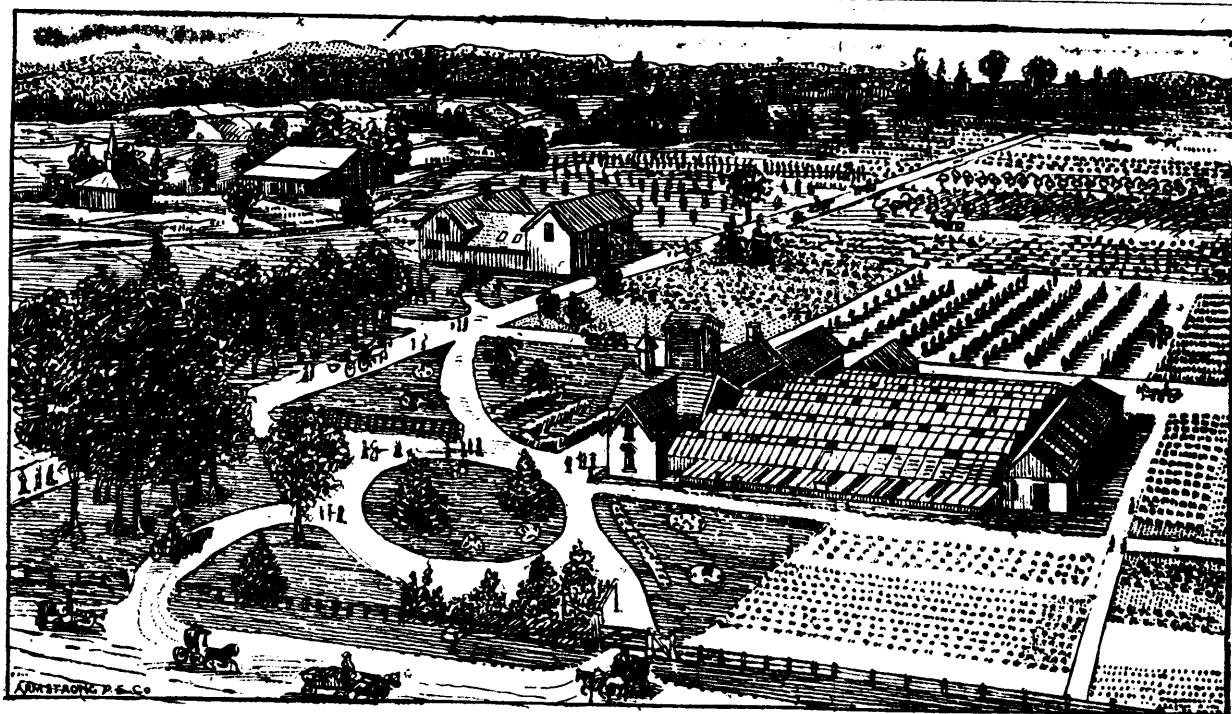
Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rite, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25c) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRFD LIMOGIS,
St-Eustache, P. Q.



PEPINIERES A FONTHILL, COMTE DE WELLAND, ONT., CANADA

465 ACRES - MORRIS, STONE & WELLINGTON, PROPRIETAIRES - 465 ACRES

E. MORRIS, Gérant des Pépinières,
Bureau Principal : STONE & WELLINGTON, Toronto, Ont.
Agents demandés, voir page 31

Succursale : { Montréal, P. Q. JAS. W. BEALL, Gérant.
Rochester, N. Y.,
Madison, Wis.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 28 mai 1887

JEAN-JEUDI

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

PARBLEU! Nous verrons si ça passe.
—Faut prendre garde... le patron est un malin...
—Paye au garçon, il n'y verra que du feu...

En ce moment un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu comme un débardeur des ports, venait d'entrer dans la salle où se trouvaient les faux monnayeurs.

Il jeta autour de lui un coup d'œil rapide et, semblant chercher une place, se dirigea lentement du côté de Terremonde et de Dubief.

—Que faut-il vous servir? lui demanda le garçon.

—Une chopine... répondit le débardeur d'une voix éraillée par l'alcool.

—Bon... Voilà une table de libre... Asseyez-vous là...

Terremonde arrêta le garçon au passage.

—Nous avons un litre et une chopine... lui dit-il. Vingt-quatre sous... Payez-vous...

Et il tendait une pièce de cinq francs.

Le débardeur s'était assis; il attachait son regard avec persistance sur les deux buveurs qui venaient de se lever et s'apprêtaient à quitter l'établissement.

Le garçon avait pris la pièce et l'examinait...

—Qu'est-ce que tu regardes? lui dit Dubief avec un aplomb d'enfer. Crois-tu pas qu'on te donne vingt francs pour cent sous?... Mets tes lunettes, mon vieux, c'est une roue de derrière...

L'attention du débardeur redoublait.

—Je vois bien que ça en a l'air... répliqua le garçon, mais, des fois, vous savez... enfin celle-là ne me paraît pas trop catholique...

En même temps il laissa tomber la pièce sur la table du débardeur.

Elle rendit un son mat.

—Vas-tu pas croire qu'elle est en plomb? reprit Dubief.

—Je ne sais pas si elle est en plomb, mais elle n'en vaut guère mieux... Donnez-m'en une autre, s'il vous plaît...

Le débardeur souriait depuis un instant.

Il avança la main, ramassa la pièce qui se trouvait devant lui, la soupesa d'un air connaisseur et s'écria :

—Comment, infirme, tu oses prétendre que cette pièce-là n'est pas bonne! Je voudrais bien en avoir un millier comme ça, moi, et je m'en arrange! Voilà vingt-quatre sous; je vais rendre la monnaie à ces messieurs...

Dubief donna d'un air triomphant un grand coup de coude à Terremonde.

Le garçon prit les vingt-quatre sous et s'éloigna en haussant les épaules.

Le débardeur fouillait dans sa poche pour payer la solde de leur pièce aux deux gredins qui riaient en eux-mêmes de la bonhomie de cet imbécile.

L'imbécile posa trois francs seize sous sur le coin de la table.

—Voilà... fit-il.

Puis il ajouta, en regardant le plus petit des deux hommes dans le blanc des yeux :

—Mais il ne faut pas la recommencer trop souvent, mon gros Dubief, ça finirait par te nuire!!! Le faux monnayeur ainsi interpellé pâlit et demeura muet, immobile, la bouche béante.

Terremonde fit un mouvement pour s'esquiver. Le débardeur l'arrêta du geste en reprenant :

—Inutile de jouer des quilles, mon vieux Terremonde, je ne suis pas un ennemi... au contraire... Asseyez-vous, mes enfants... Nous avons à causer, et je vais demander une fine bouteille pour arroser la conversation...

Les deux évadés de Clairvaux se regardèrent ahuris.

Quel était donc cet individu qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'avaient jamais vu, ils en étaient sûrs, et qui les connaissait assez pour les deviner sous les changements apportés à leur apparence?...

La stupeur les clouait sur place.

—Eh bien! quoi? reprit Théfer avec un rire

vous serez emballés pour la Préfecture... Voyez un peu si ça vous va...

LIII

—Pincés! murmura Terremonde avec un accent plaintif. J'en étais sûr... je l'avais prévu...

—Tais ton bec! commanda Dubief, tu vois que monsieur a l'air d'un bon enfant...

Il s'assit à la table de Théfer et reprit :

—Voyons, soyons sérieux... Vous êtes un farceur, pas vrai? Vous aimez à rire un brin... Vous nous avez connus en prison et vous venez de nous reconnaître ici... Vos mandats d'amener et vos mouches dans la rue sont de la blague, et connaissant notre petit truc vous voulez vous informer si nous avons de l'ouvrage pour vous...

—Sais-tu lire? demanda Théfer.

—Parbleu!

—Eh bien! alors, mon garçon, épèle un peu ça, et tu me diras ensuite ce que tu penses...

En disant ce qui précède le policier mit les deux mandats d'amener sous les yeux des faux monnayeurs qui restèrent atterrés.

—Vous voyez, continua

Théfer, c'est bien vous que ça concerne : Dubief, Terremonde, évadés de Clairvaux... Je n'ai qu'à ajouter au bas : Pris en flagrant délit d'émission de fausse monnaie...

Terremonde tremblait de tout son corps.

—Emballer-nous... balbutia-t-il, et que ça soit fini...

—Musèle ton grelot! interrompit Dubief. Si monsieur nous a proposé de dialoguer en vidant une bouteille, c'est qu'il a des intentions qui ne sont pas du tout désagréables pour nous...

—Tu ne manques pas d'intelligence, toi! fit Théfer en riant.

—Je me le suis quelquefois laissé dire.

Théfer appela le garçon et lui commanda deux bouteilles de bourgogne et deux verres.

—C'est que nous n'avons pas encore diné... insinua Terremonde.

—Eh bien! qu'on fasse une forte omelette au lard et qu'on nous serve une assiette assortie, nous casserons une croûte tous les jours.

Terremonde commençait à se rassurer. Un vague sourire revenait à ses lèvres pâlies.

—J'aime les situations franches... dit le gros Dubief, allons-y carrément... Vous êtes de la sûreté?

—Un peu, mon neveu...

—Vous nous avez pincés... Puisque vous ne nous emballez pas *illico*, c'est que vous avez besoin de nous...

—C'est probable...

—Vous voulez des renseignements sur des gens que vous cherchez et que sans doute nous connaissons?

—Non.

—Alors de quoi s'agit-il?

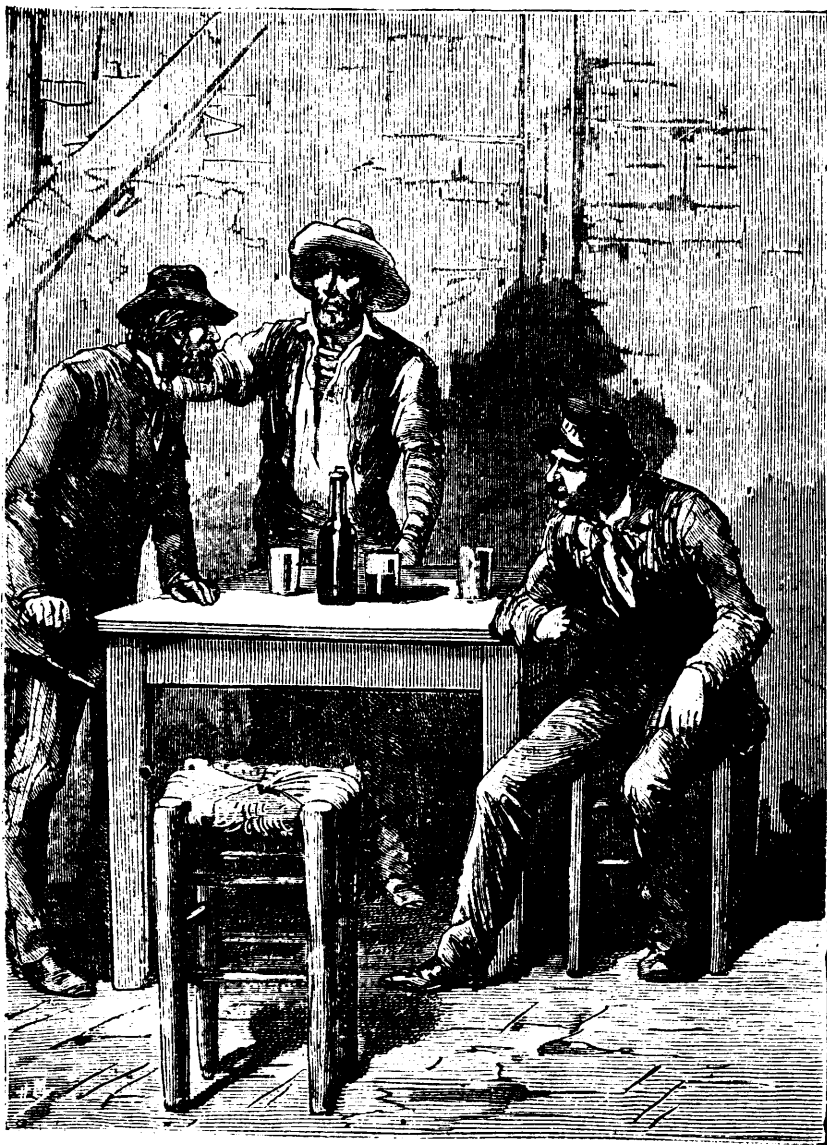
—Je vous le dirai tout à l'heure, quand on nous aura donné l'omelette...

Le garçon posa sur la table les mets et les bouteilles commandés.

Théfer servit ses invités, se servit lui-même et reprit :

—A fabriquer des pièces de cent sous en plomb on gagne peu de chose et ça ne peut pas durer longtemps, vous le savez aussi bien que moi...

Si je vous laissais filer vous seriez pris d'un moment à l'autre puisqu'on vous sait à Paris et qu'on a l'œil sur vous... C'est une nouvelle condamnation... c'est le bagne à perpétuité...



—Pas de plaisanterie! murmura-t-il en posant la main sur l'épaule de son interlocuteur. —(Page 119, col. 2.)

moqueur. C'est étonnant comme vous avez l'air bête quand vous êtes surpris! Je vous répète que nous avons à causer... Asseyez-vous donc.

Terremonde se laissa tomber sur un tabouret. Dubief, lui, se battait les flancs pour reprendre un peu d'assurance.

—Ah çà! mais pardon, monsieur... dit-il avec un aplomb de commande, vous faites absolument erreur... Je ne m'appelle pas du tout du nom que vous avez dit et je ne comprends goutte à ce qui-proquo.

Théfer se leva.

—Pas de plaisanterie! murmura-t-il d'une voix basse et grave en posant la main sur l'épaule de son interlocuteur. Si vous ne vous asseyez à l'instant, gentils comme des agneaux, je tire de ma poche deux mandats d'amener bien en règle... Je fais signe au dehors, et avant un quart d'heure

vous serez emballés pour la Préfecture... Voyez un peu si ça vous va...

Terremonde frissonna.

—Connu, dit Dubief. Après ?...

—Après ? répéta le policier. Voulez-vous rester libres et gagner dix mille francs ?

—Si nous le voulons ? s'écria Terremonde ébloui. Dix mille francs !... Mon rêve !...

—Vous les offrez ? demanda Dubief.

—Oui...

—Alors, ce que vous avez à nous demander en vaut vingt mille...

J'irai jusqu'à douze, mais c'est mon dernier prix, et je ne payerai pas en fausse monnaie.

—Inutile de parler de ça... dit Terremonde.

—Nous acceptons... reprit Dubief. Qu'y aura-t-il à faire ?

—Beaucoup de choses...

—C'est-à-dire qu'il faudra jouer gros jeu.

—Peut-être...

—Eh bien ! on risquera la partie... Comment payerez-vous ?

—Cinq mille francs avant l'affaire... Le reste immédiatement après...

—Et les faux frais ?

—A ma charge...

—Nous sommes d'accord... Donnez les cinq mille...

—Pas ici... on pourrait s'étonner de me voir tirer des billets de banque de ma poche et vous les remettre, sachant que nous ne nous connaissons pas tout à l'heure... En allant au café, je vous remettrai l'acompte en question... A propos, où demeurez-vous ?

—Dubief eut un sourire narquois.

—Je vous le dirai, répliqua-t-il quand nous toucherons le papier Garat... Donnant, donnant.

—Vous vous défilez ?

—Jamais de la vie, mais j'aime les affaires en règle...

—Sauriez-vous au besoin conduire une voiture ? demanda Théfer.

—Comme un vrai cocher... répondit Dubief.

—Connaissez-vous Bagnolet ?

—Les fours à plâtre ?... De réputation, mais je ne les ai jamais fréquentés...

Il était onze heures.

L'agent de la sûreté paya la dépense.

Les trois misérables quittèrent le caboulot des *Trois-Bouteilles* et prirent le chemin d'un petit estaminet où on leur servit trois mazagrains et un quart de litre d'eau-de-vie.

Théfer exhiba cinq mille francs.

—Voici l'argent, dit-il, donnez l'adresse...

Dubief examina les billets minutieusement, en connaisseur, les mit dans sa poche et répondit :

—Rue de Charenton, 124...

—A l'hôtel...

—Non, dans nos meubles... Deux cent cinquante francs de loyer, une chambre superbe...

—Votre outillage de fausse monnaie se trouve-t-il ?

—Oui, au complet...

—C'est bon... Ne rentrez pas chez vous ce soir.

—Pourquoi ?

—Une idée à moi... Cette nuit, ou au point du jour, je ferai chez vous une descente de police. Je saisirai tout, excepté vos personnes, puisque les oiseaux auront abandonné la cage...

—Compris ! dit Terremonde. On vous trouvera très malin à la préfecture, et pendant ce temps-là nous jouerons des échals...

—Fameuse idée !... ajouta Dubief. Nous coucherons cette nuit n'importe où... mais en quel endroit nous retrouverons-nous demain ?

—Vous irez m'attendre, à dix heures du matin, boulevard Montreuil, aux *Deux Cochons de lait*...

Dubief se passa la langue sur les lèvres.

—Pour déjeuner... fit-il, la chose est entendue. Je connais la maison, la cuisine est bonne et le piccolo très réussi.

—On déjeunera certainement, répliqua Théfer, et ensuite nous irons faire un tour de promenade du côté de Bagnolet où j'ai quelque chose à vous montrer... A demain, camarades...

—A demain...

Les trois hommes se séparèrent.

—Qu'est-ce que ça peut-être que ce particulier-là ? demanda Terremonde en prenant le bras de Dubief et en s'éloignant avec lui.

—Un mouchard de la haute qui doit travailler pour le compte d'un particulier très riche, ça c'est vu plus d'une fois, et comme il tient à ne pas se compromettre, il nous a embauchés pour faire le coup à sa place.

—Et c'est nous qui risquerons d'être pincés... murmura Terremonde. T'aurais dû demander davantage...

—Bah ! laisse donc !... L'affaire n'est déjà pas mauvaise, et je me charge de la rendre meilleure encore quand nous saurons de quoi il retourne...

En dialoguant ainsi les deux bandits étaient arrivés à leur domicile.

Ils occupaient une assez grande chambre, au troisième étage, sur la cour, dans une vieille maison d'apparence misérable.

Les faux monnayeurs montèrent à cette chambre, prirent leurs effets, le peu d'argent de bon éloi qu'ils possédaient, et une certaine quantité de pièce de cinq francs fausses.

Ils eurent le soin de laisser les autres sur une table, bien en vue.

Ceci fait, ils redescendirent et se dirigèrent du côté de la barrière du Trône, afin d'y trouver un hôtel garni où ils pourraient passer la nuit.

Théfer, en quittant le café, se rendit en voiture à la préfecture de police et se fit admettre d'urgence auprès du chef de la sûreté qui lui demanda :

—Il y a du nouveau ?

—Oui, monsieur... Je tiens nos hommes.

—Dubief et Terremonde ?

—Parfaitement...

—Bravos, Théfer !... Je vous félicite ! Ils sont arrêtés ?

—Non, monsieur, mais ils le seront dans quelques heures...

—Vous savez où ils demeurent ?

—Oui, je les ai reconnus dans un cabaret de la rue du Marché-Noir. J'étais seul... Ils quittèrent ce cabaret au moment où je me disposais à aller chercher main-forte... Je les filai et j'eus la mauvaise chance de ne pas rencontrer sur ma route un seul agent pour procéder à une arrestation immédiate. Ils demeurent au n° 124 de la rue de Charenton... J'irai les cueillir au point du jour...

—Je vous accompagnerai... Soyez ici à cinq heures et demie du matin avec une voiture...

—Bien, monsieur...

A l'heure dite le chef de la sûreté, Théfer et trois agents, se rendirent rue de Charenton chez Dubief et Terremonde.

Nos lecteurs savent déjà qu'ils ne devaient trouver personne au logis des deux gredins.

LIV

On se contenta donc d'opérer une perquisition ; on saisit l'outillage, peu compliqué du reste, qui servait à fabriquer la fausse monnaie ; on fit main basse sur des écus de plomb argenté ; enfin on plaça deux agents en surveillance avec mission d'empoigner bel et bien les évadés de Clairvaux quand ils rentreraient chez eux.

Le chef de la sûreté reprit le chemin de la Préfecture, et Théfer se rendit à son logement de la rue du Pont-Louis-Philippe.

A dix heures précises il arrivait au rendez-vous donné boulevard de Montreuil, à l'enseigne des *Deux Cochons de lait*.

Il portait un costume complet de velours vert bouteille à côtes, et ressemblait à un bas employé de chemin de fer ; un large chapeau mou remplaçait sur sa tête la casquette réglementaire.

Dubief et Terremonde l'attendaient en dégustant un verre d'absinthe pour s'ouvrir l'appétit.

Ils le prirent pour un étranger tant sa physiologie ressemblait peu, sous ce travestissement nouveau, à celle du débardeur de la veille au soir.

—Sapristi ! pensa Dubief, lorsqu'il se fut fait reconnaître. Voilà un gaillard bigrement fort !!!

Le déjeuner fut expédié vivement. Théfer était pressé.

Une voiture conduisit les trois hommes à Bagnolet. Le policier donna l'ordre au cocher d'attendre à l'entrée du village et s'engagea pédestrement avec ses compagnons sur la route abrupte accédant au plateau de la Capsulerie.

—Etudiez bien le chemin que nous suivons, dit

Théfer. Gravez-en dans votre mémoire les moindres détails... Il faudra le prendre la nuit avec une voiture dont les lanternes seront éteintes...

—As pas peur... on se souviendra, répliqua Dubief.

On arriva à la maison de M. Servan.

—Est-ce que vous allez nous faire cadeau d'une maison de campagne ? demanda Terremonde en riant. J'aimerais bien ça... Je suis un amant de la nature et des points de vue.

—Je crois qu'il vous plairait peu de rester ici après ce qui doit s'y passer... répondit Théfer.

Le ton dont ces paroles furent prononcées firent courir un frisson sur l'épiderme des deux bandits.

—Quand vous aurez gagné votre argent, poursuivit le policier, je vous conseillerai d'aller visiter un peu la Belgique ou la Suisse... Non que vous soyez compromis en quoi que ce soit, car nos mesures seront bien prises, mais afin d'éviter de fâcheuses rencontres...

—Ah ça ! mais, murmura Dubief, ça sera donc bien terrible ce qui se passera là-dedans ?

—Vous figurez-vous par hasard, répondit sèchement Théfer, que je vous donne douze mille francs pour fumer votre pipe en admirant le panorama de Paris ?

Il ouvrit la porte, fit traverser le jardin à ses compagnons et les introduisit dans la maison.

Dubief et Terremonde examinaient l'intérieur avec curiosité.

—C'est crânement meublé ! dit Terremonde, qui n'était point difficile en matière d'installation. Je m'arrangerai bien de ce local avec seulement une quinzaine de mille francs de rente.

—Moi aussi, parbleu ! appuya Dubief. Seulement une chose m'intrigue...

—Laquelle ?

—Pourquoi tant de barreaux aux fenêtres et de grilles aux portes ?

—C'est une précaution contre les voleurs, répliqua Théfer. Il paraît que l'endroit n'est pas très sûr... Vous avez vu tout ? ajouta-t-il.

—Oui.

—Eh bien ! je vais vous laisser les clefs. Vous vous installerez ici.

—Parfait.

—Vous ouvrirez les fenêtres et vous ferez du feu...

—Du feu ! mais le temps est chaud.

—Peu importe... ça changera l'air... Vous allez faire venir une forte provision de bois... pas de bûches mais des fagots... des bourrées... quelque chose qui brûle vite, avec une belle flamme... rien n'est plus gai... et vous emménagez ça dans une ou deux pièces du rez-de-chaussée...

—Bon...

—Montrez-vous peu dans Bagnolet... Pour les provisions descendez le plateau de l'autre côté de la Capsulerie...

—Les gens sont curieux, vous savez... Si l'on nous questionne ?...

—Vous répondrez que vous êtes les domestiques de M. Prosper Gaucher, fabricant de produits chimiques...

—Qui est-ce ça, Prosper Gaucher ? demanda Terremonde.

—C'est moi.

—Très bien... Faudra-t-il passer la nuit ici ?

—Oui... Libre à vous de disposer de votre soirée jusqu'à dix heures, mais moins vous sortirez, mieux ça vaudra...

—Soyez paisible... Quand nous reverrons-nous ?

—Demain matin, à onze heures.

—Où ?

—Au restaurant Richefeu, boulevard Montparnasse.

—Saurons-vous alors à quelle besogne vous comptez nous employer ?

—Oui. Je vous quitte... Voici deux cent francs pour les faux frais... A demain, onze heures...

—Nous serons exacts...

Théfer quitta la maison, descendit la colline, rejoignit la voiture laissée à l'entrée du village, et reprit le chemin de Paris.

Dubief et Terremonde, restés seuls, étaient singulièrement perplexes.

Leur nouvelle connaissance leur prodiguait l'argent, leur payait de bons déjeuners, les installait dans une confortable maison de campagne, les laissait libres de leurs mouvements.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

A qui avait-on affaire ?

Qu'allait-il se passer dans la maison du plateau de Bagnolet ?

Quel drame effrayant se préparait, dont les rôles principaux leur étaient destinés ?

Chacune de ces questions offrait un problème que les deux bandits essayaient vainement de résoudre.

—Est-ce que la provision de bois que nous devons acheter ne te donne pas à réfléchir ? demanda Dubief. Qu'est-ce qu'on peut faire avec tant de fagotins, de bourrées, de cotrets qui flambent clair ?

—Se chauffer, parbleu ! dit Terremonde.

—Nous ne sommes pas encore dans la saison où on se chauffe... Et puis l'ordre est donné de placer les provisions au rez-de-chaussée, au lieu de la mettre sous le langar... C'est pas naturel... M'est avis que ce bois-là chauffera si fort la maison qu'il pourrait bien la rôtir...

—Un incendie... murmura Terremonde. Br...

—Ça m'en a tout l'air, mais qu'est-ce que ça nous fait ? L'immeuble n'est pas à nous... Ça peut être un accident... D'ailleurs, c'est le locataire qui est responsable...

—Ah ! oui, Prosper Gaucher...

—Il ne s'appelle pas plus Prosper Gaucher que toi et moi, mais c'est un malin qui sait ce qu'il veut... Il paye recta, et au lieu de se servir pour nous emballer des mandats d'amener qu'il avait dans sa poche, il est en train de nous enrichir... Donc, laissons nous faire, et jusqu'à nouvel ordre obéissons sans discuter... Sur ce mon vieux allons aux provisions...

Dubief et Terremonde sortirent de la maison, puis du jardin et, tout en se donnant l'air d'ouvriers oisifs qui font à travers les champs une promenade d'agrément, ils examinèrent les environs.

Le plateau des plâtrières offrait l'image d'une vaste solitude.

Les rares maisons de campagnes placées de distance en distance étaient closes et désertes.

La Capsulerie seule, où les ouvriers entraient le matin pour n'en sortir qu'à la nuit tombante, n'avait pas la physionomie d'un bâtiment abandonné.

Derrière les murailles de la Capsulerie, à un kilomètre à peu près de la maison Servan, passait un chemin descendant vers Montreuil au milieu des fondrières, et praticable pour une voiture à cette époque où les grandes pluies n'avaient pas encore défoncé le sol.

—Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria Dubief en examinant ce chemin avec attention.

—A quoi réfléchis-tu ? demanda Terremonde.

—A ce que nous a dit notre homme, et je pense que si on conduit au plateau une voiture venant de Bagnolet, on pourra très bien faire disparaître sa trace en la redescendant par cette route...

—Fameuse idée tout de même.

Les deux hommes gagnèrent Montreuil, où ils achetèrent un chargement de fagots dont ils se firent donner facture au nom de Prosper Gaucher et qu'ils payèrent comptant.

Suivant les ordres de Théfer, le combustible fut entassé dans deux pièces du rez-de-chaussée de la villa.

Terremonde et Dubief préparèrent leur dîner, fumèrent une pipe et s'étendirent sur les matelas.

Nous savons que M. Servan ne fournissait pas de draps.

Théfer, en rentrant à Paris, s'était tout d'abord occupé de son service, et n'avait quitté que fort tard la préfecture où il tenait plus que jamais à faire constater son assiduité et son zèle, ce qui lui valait la bienveillance et les compliments de ses chefs.

En sortant de la Préfecture le policier héla un cocher qui passait à vide sur le quai de l'Horloge, et qui arrêta aussitôt sa voiture en disant :

—Montez, bourgeois... La boîte est capitonnée à neuf et le bidet est d'attaque ! un crâne bête, allez ! Nous venons de relayer ! Ça filera comme une locomotive.

Ce cocher était Pierre Lorient, le patron du fiacre n° 13.

—A l'heure ou à la course, bourgeois ? demanda Lorient.

—A l'heure...

LV

Pierre Lorient tira sa montre.

—J'ai neuf heures et demie à mon oignon... fit-il ; où allons-nous, bourgeois ?

—Rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel, n°... répondit le policier.

—Hop ! Milord...

Le cheval partit bon train.

—Rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel, n°... murmurait l'oncle d'Etienne, c'est bien là que j'ai conduit l'autre nuit ce particulier si drôle... Est-ce que par hasard ce serait le même ?... Non, ça ne se peut... Celui-ci est plus jeune, et puis je ne reconnais pas la voix.

Georges de la Tour-Vaudieu était sans nouvelles de Théfer depuis deux jours ; il nous paraît superflu d'affirmer qu'il attendait avec impatience son complice et qu'il s'empressa de le questionner.

Le policier le mit au courant de ce qui se passait et ajouta :

—Demain, monsieur le duc, j'aurai gagné la somme que vous m'avez promise.

—Dès qu'il me sera prouvé que cette fille est en votre pouvoir, répliqua le sénateur, un chèque de deux cent mille francs à vue et au porteur vous sera remis.

—Je vous devrai la fortune, monsieur le duc, mais, entre nous, je l'aurai bien gagnée.

—Êtes-vous sûr de vos hommes ?

—Leur intérêt me garantit leur discrétion... Dès que je n'aurai plus besoin d'eux, ils s'empresseront de quitter la France...

—Ils ne vous connaissent pas ?...

—J'ai pris mes précautions, et si jamais ils me rencontraient je les déferais de me reconnaître.

—Je tiens à m'assurer par mes propres yeux que nous tenons bien l'orpheline...

—Dans la nuit de demain je viendrai vous prendre ici pour vous conduire à la maison du plateau de Bagnolet, au moment où Dubief et Terremonde amèneront Berthe Leroyer.

—Ne croyez-vous pas qu'il serait prudent à moi de déloger d'ici après cette affaire ?

—Cela me semble inutile... Personne au monde ne soupçonne votre retraite et vous savez que la concierge est à ma dévotion... Êtes-vous allé la nuit dernière rue Saint-Dominique, passer la revue de votre correspondance ?

—Non...

—Permettez-moi de vous dire que c'est un tort. Il peut se produire d'un moment à l'autre quelque fait nouveau que nous aurions intérêt à connaître.

—J'irai cette nuit...

—J'ai une voiture en bas. Voulez-vous la prendre et me jeter chez moi ?... Elle vous mènera ensuite à votre hôtel...

—Parfaitement.

—Le moment approche où vous devez agir à l'encontre de Claudia Varni. C'est demain soir qu'elle donne sa fête... Je vous conseille d'aller la trouver demain dans la journée, et de savoir quelles sont les armes dont elle compte se servir. Georges fit un signe affirmatif.

—Monsieur le duc, je suis à vos ordres.

Le sénateur remplaça sa robe de chambre par un paletot de couleur sombre, se coiffa d'un chapeau rond et sortit avec Théfer.

Lorient attendait sur son siège.

—Je cède la voiture à monsieur qui va me reconduire, et la gardera... lui dit le policier, il se chargera de vous régler à partir de neuf heures et demie, moment où je vous ai pris.

—Entendu, bourgeois... où allons-nous.

—Rue du Pont-Louis-Philippe, n°...

En entendant cette adresse l'oncle d'Etienne tressaillit sur son siège.

—Pour le coup, je ne me trompe pas !... se dit-il en fouettant son cheval. Ce gaillard-là est le bonhomme chez lequel mon particulier de l'autre jour est allé, et ce doit être le particulier en question qui l'accompagne... Qu'est-ce qu'ils peuvent manigancer, ces oiseaux-là ?

Les suppositions de Lorient devinrent des certitudes lorsqu'il entendit son second voyageur lui donner l'ordre de le conduire à la rue de l'Université.

—Allons... allons... pensa le patron du fiacre n° 13, j'y vois encore assez clair pour mon âge,

et ça me donne bonne opinion de ma jugeotte... Ces gens-là me sont bigrement suspects... Des filous pour sûr ou des malintentionnés contre le gouvernement... Faudra que je tâche de voir un peu la figure de celui-là...

Rue de l'Université, il arrêta sa voiture à l'endroit indiqué.

Le duc mit pied à terre et se dirigea vers la porte pratiquée dans le mur du jardin.

Nous ne le suivrons ni dans le chemin mystérieux que nous connaissons déjà, ni dans le cabinet de travail de son hôtel.

La correspondance arrivée depuis deux jours ne contenait rien d'important, rien qui pût lui causer une inquiétude quelconque.

Il revint sur ses pas et regagna la rue de l'Université :

Pierre Lorient désireux, nous le savons, de connaître le visage de son étrange client, était descendu de son siège, avait nettoyé soigneusement la vitre et remonté la mèche de la lanterne la plus rapprochée du trottoir, et il attendait, debout à côté de la voiture, en sifflant pour se distraire.

Son désappointement fut grand quand le voyageur reparut.

M. de la Tour-Vaudieu avait relevé jusqu'au oreilles le collet de son paletot ; un foulard lui cachait toute la partie inférieure de la figure, et le chapeau, très enfoncé, plongeait dans l'ombre le front et les yeux.

Lorient ouvrit la portière.

Le duc monta dans la voiture, sans que l'oncle d'Etienne pût apercevoir au passage autre chose qu'un coin de joue sillonnée de rides et quelques mèches de cheveux rares et grisonnantes.

—Pas de chance !... grommela-t-il. Le particulier prend trop de soin se cacher pour être un honnête homme... De plus en plus suspect ! Conspirateur ou filou, au choix !

Il regrimba lestement sur son siège en demandant d'une voix maussade :

—Et, à présent, où faut-il vous mener ?

—Où vous m'avez pris... rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel...

La voiture roula.

Lorient réfléchissait.

Parisien et cocher de fiacre depuis vingt-cinq ans, il avait vu bien des choses étranges et mystérieuses dans Paris qui est par excellence la ville du mystère...

Aucune de ces choses ne l'avait aussi vivement frappé que les allées et venues singulières de cet homme...

Cela tenait-il à une disposition particulière de son esprit ?...

Peut-être, mais l'impression n'en subsistait pas moins.

—Si j'avertissais la police ? se demanda-t-il tout à coup.

Mais presque aussitôt il haussa les épaules en se répandant :

—L'avertir !... De quoi ?... Est-ce que je sais quelque chose ? Est-ce que j'ai la preuve de n'importe qu'est-ce ? Je fais des suppositions comme un vieux fou, et je m'emballerai comme un poulin de deux ans !!! On me rirait au nez si j'allais pointer à la Préfecture à propos de rien !... Je suis cocher, on me prend, on me donne mon dû et je conduis les gens où ils me disent de les conduire. Une fois hors de ma boîte, ils font ce qu'ils veulent, ça ne me regarde ni peu ni beaucoup... Non, saperlipopette, Pierre Lorient n'est point un mouchard...

Après un silence il ajouta :

—N'empêche que ça m'intrigue bigrement.

On arriva rue du Pot-de-Fer.

Le duc, la figure plus emmitouffée que jamais, descendit, paya de façon très large, et disparut dans l'allée sombre dont il ouvrit la porte lui-même.

Il était plus de minuit.

Pierre Lorient conduisit sa voiture au remisage et gagna son lit, où il ne tarda pas à dormir du sommeil du juste.

La journée suivante commença tristement :

Dès le matin un brouillard épais couvrit Paris et ne tarda pas à se dissoudre en une brume qui changea la grande ville en un vaste borborygme.

Théfer sortit de bonne heure, fit une apparition à la Préfecture, puis, vêtu comme la veille, se rendit à barrière Montparnasse.

Il arriva le premier chez Richefeu, retint un cabinet, commanda le déjeuner pour trois personnes, se fit donner du papier et une plume et écrivit un billet laconique.

A onze heures précises Dubief et Terremonde vinrent retrouver leur patron : c'est ainsi qu'entre eux ils désignaient le policier.

On se mit à table.

—Tout est-il en ordre là-bas? demanda Théfer.

—Oui, répondit Dubief.

—Les fagotins?

—Entassés dans deux pièces du rez-de-chaussée.

—Vous avez soigneusement fermé la maison?

—Portes, fenêtres et grilles, tout est clos.

—Alors, donnez-moi les clefs...

—Les clefs? répéta Terremonde.

—Sans doute.

—Est-ce que nous ne devons plus retourner là-bas?

—Si, mais j'ai besoin d'y être avant vous ce soir...

—C'est que, vous comprenez, reprit Dubief, nous y avons déposé du linge et des frusques et nous ne voulons pas perdre ça...

—Ne vous inquiétez de rien...

Ces dernières paroles de Théfer furent prononcées d'un ton bref et raide, qui n'admettait pas de réplique.

Pendant toute la durée du repas les trois hommes causèrent de choses insignifiantes.

On servit le café, accompagné de vieux cognac.

Dubief se leva pour voir si le garçon n'était point aux aguets dans le corridor, puis revenant s'asseoir, il dit :

—Présentement, il s'agit de s'entendre un peu. Vous nous avez promis hier de nous apprendre ce matin ce que nous aurions à faire, pour notre part, dans la chose en question... Ça nous intrigue, et nous voudrions savoir...

—Oui, appuya Terremonde, on est curieux de connaître la besogne...

—Je vais vous satisfaire, répondit le policier.

—A la bonne heure! s'écria Dubief. Allez-y, patron, nous sommes tout ouïes!

LVI

—Quel est celui d'entre vous qui m'a dit être en état de conduire une voiture? demanda Théfer.

—Moi... répliqua Dubief, ça me connaît... J'ai fait autre fois le métier de colporteur et j'avais un fameux bidet...

—Il faut vous procurer un fiacre avec un cheval solide...

—Un fiacre, ça peut se louer... reprit le faux monnayeur, mais ça se loue avec le cocher, et vous comprenez bien que pas un loueur ne nous confiera sur notre bonne mine sa guimbarde et son animal...

—Ceci vous regarde... Il faut une voiture, ou rien de fait, et je ne peux m'en occuper moi-même...

—Nous aurons la voiture... dit Terremonde. Je m'en charge...

—Comment cela?

—J'ai mon plan et je réponds de tout...

—C'est bon... Dubief devra s'habiller en cocher.

—Facile... Je trouverai la défroque au Temple, Carrick et chapeau en cuir bouilli...

—Ce soir, à dix heures précises, vous amèneriez le fiacre rue Notre-Dame-des-Champs, en face de la maison portant le n° 19...

—Est-ce qu'il s'agit d'un enlèvement?... fit Terremonde. C'est ça qui me botterait... J'adore les aventures romanesques.

—Il s'agit, en effet, d'un enlèvement.

—Bravo!... et nous devons être là tous les deux?...

—Oui; Dubief sur le siège, et vous, Terremonde, dans la voiture...

Parfait! Un joli mélo de l'Ambigu, quoi! avec trémolo à l'orchestre... Après?

—Les stores seront baissés...

—Naturellement...

—Le cocher, c'est-à-dire Dubief, descendra de son siège et, sans s'adresser à la concierge, montera au troisième étage et sonnera à la porte qui

se trouve juste en face de l'escalier. Retenez bien mes indications...

—Rue Notre-Dames-des-Champs, n° 19... répéta Dubief... troisième étage... porte en face de l'escalier... C'est gravé là...

—On viendra vous ouvrir... reprit Théfer.

—Qui?

—Une jeune fille...

—Qu'est-ce que je lui dirai.

—Ceci : *Est-ce bien à mademoiselle Berthe Monestier que j'ai l'avantage de parler?*

—Berthe Monestier. Je me souviendrai du nom.

—Sur sa réponse affirmative, vous lui remettrez ce billet...

Théfer, prenant son agenda, en tira une feuille de papier pliée en quatre.

C'était le billet qu'il avait écrit avant l'arrivée de ses complices, et dont l'écriture contrefaite ressemblait à s'y méprendre à celle de la note accusatrice glissée par le duc de la Tour-Vaudieu dans l'enveloppe de papier bleuâtre d'où il avait enlevé le brouillon de lettre de Claudia Varni.

—Qu'est-ce qu'il y a là-dessus? demanda Dubief.

—Lisez...

Dubief déploya la feuille et lut tout haut ces quelques mots :

—"Suivez ce cocher qui vient de la part de René Moulin, et ne vous étonnez de rien." Il n'y en a pas long! Le billet sera remis... Mais si la demoiselle faisait la sourde oreille et refusait d'opter...

—Ceci n'est point à craindre...

—Elle ne me questionnera pas?

—Si elle vous questionnait, vous lui répondriez que vous ne savez rien, mais que vous avez mission de la conduire près de la personne qui vous envoie...

—Peut-être voudra-t-elle savoir où... Les femmes sont si curieuses...

—Dans ce cas vous lui diriez : *Place Royale...*

—Suffit... Donc elle me suivra, cette poulette.

—Oui, et vous la ferez monter en voiture...

—Où elle me trouvera, dit Terremonde. Ce qui pourrait bien l'étonner pas mal et l'effrayer un peu...

—C'est possible, mais vous couperez court à son étonnement et à sa frayeur en lui disant : "N'ayez pas peur, mademoiselle, je suis l'ami de René Moulin... Il s'agit de votre père, mort innocent sur l'échafaud..."

Terremonde se frotta les mains.

—C'est dans la boîte à mémoire! s'écria-t-il. En voilà du mélo!... Parole d'honneur je m'amuse comme si je m'étais payé ma place au spectacle à la seconde galerie...

—Et ensuite? reprit Dubief.

—Vous conduirez la voiture où vous savez...

—Au plateau de Bagnolet?

—Oui.

—Mais c'est bigrement plus loin que la place Royale, le plateau de Bagnolet! La donzelle s'apercevra qu'on lui fait voir le tour...

—C'est possible...

—C'est-à-dire que c'est certain... dit Terremonde. Elle prendra l'éveil et voudra descendre.

—Vous l'en empêcherez...

—Elle criera... elle appellera à son aide...

—Vous la menacerez pour la contraindre à se taire...

—Et si elle ne se tait pas?

Théfer tira de sa poche un couteau à virole, dit *couteau de Nontron*, et le posa sur la table.

—Voici le moyen de lui imposer silence au besoin... fit-il.

Terremonde frissonna de la tête aux pieds.

—La frapper... balbutia-t-il. Un assassinat dans un fiacre...

—C'est elle qui l'aura voulu... répliqua le policier. Est-ce que ça vous épouvante?

Terremonde ne répondit pas.

Dubief croisa ses bras sur sa poitrine, regarda Théfer bien en face, d'un air narquois, et s'écria :

—Mazette, vous n'attachez pas vos chiens avec des saucisses, vous, mon petit père!! La guillotine pour douze mille malheureux francs!! Allons, ça, vous ferait de la peine!! *Détourner* un cheval et une voiture, enlever une jeune demoiselle et la refroidir au besoin, tout ça pour six cents francs de rente à nous deux! Cent écus par tête!... En voilà de l'ouvrage au rabais!! Mieux vaudrait se

faire inscrire tout de suite au bureau de bienfaisance!! On toucherait presque autant et on ne risquerait rien... Pas de ça, Lisette!... Turlurette!... la bonne aventure ô gué!... Sortez vos mandats d'amener... Empoignez-nous... Conduisez-nous à la Préfecture... Je vais vous rendre vos cinq billets de mille... Travailler dans ces prix-là, jamais de la vie!! Ça serait gâter le métier!!

—A l'étranger tout est si cher! ajouta Terremonde.

Théfer se pinça les lèvres.

Les deux gredins pratiquaient à son endroit une petite opération de chantage, et il n'entrevoit aucun moyen de ne pas s'exécuter.

Cependant il répliqua :

—Je vous croyais gens de bonne foi!... N'étions-nous point d'accord?

—On n'est jamais d'accord, quand on ignore la besogne à faire.

—Vous saviez bien que je ne m'adressais pas à vous pour un acte de vertu...

Parbleu! mais nous ne pouvions supposer qu'il s'agirait de jouer notre tête à pile ou à face en saignant une jeune personne comme un poulet.

—Dame! vous comprenez, fit Terremonde, ces choses-là, ça n'est plus du travail courant, ça donne à réfléchir... Il y a un tarif spécial...

—Ea voilà assez! murmura Théfer avec impatience. Combien voulez-vous?

Dubief et Terremonde échangèrent un regard de triomphe.

—Nous voulons cinquante mille francs... répliqua Dubief.

—Et nous n'admettons pas un sou de rebais, dit Terremonde; c'est à prendre ou à laisser...

—Vous m'égorgez, mais je cède...

—Nous aurons l'argent?

—Oui.

—Quand?

—Cette nuit.

—Où?

—A la maison du plateau de Bagnolet...

—Il nous faut un acompte tout de suite. Que donnez-vous?

Ce que j'ai sur moi, dix mille francs.

—La caisse est ouverte, opérez le versement, et cette nuit, avant que la donzelle ne sorte de la voiture, le reste, c'est-à-dire trente-cinq mille francs.

—Vous les aurez.

—Et, vous savez, mon petit père, pas de blague, parce que dans ce cas nous reconduirions *illico* la jeune personne chez elle.

—Soyez tranquilles, vous serez satisfaits.

Théfer donna quelques dernières instructions de détail à ses complices qui venaient de l'exploiter fort agréablement, puis il les quitta pour se rendre à la Préfecture, où il comptait déposer un rapport sur les mesures à prendre pour s'emparer de Dubief et Terremonde.

LVII

A l'hôtel de la rue de Berlin les préparatifs de la fête étaient à peu près terminés.

Au fond du grand salon s'élevait un coquet petit théâtre, communiquant avec le boudoir qui devait servir de foyer aux artistes.

Partout des fleurs, partout des appliques chargées de bougies qui produiraient le soir un merveilleux effet au milieu des plantes tropicales transformant les appartements de réception en véritable jardin d'hiver.

René Moulin, ou plutôt Laurent le maître d'hôtel, avait fait merveille.

Mistress Dick Thorn ne lui ménageait pas les témoignages de sa satisfaction.

Elle se sentait heureuse et fière de ce luxe de quelques heures qui lui coûtait effroyablement cher.

Sa caisse allait être à peu près à sec, mais que lui importait?

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu ne serait-il pas désormais chargé de la remplir? et ses coffres, à lui, étaient inépuisables...

Une des voitures du célèbre tapissier-décorateur chargé de certains préparatifs de la fête venait d'entrer dans la cour de l'hôtel.